



JOHANNE
SEYMOUR

FATAL

JOHANNE
SEYMOUR

FATAL

21 SEPTEMBRE 2005

La pluie froide et cinglante lui martelait le dos. Elle songea qu'elle aurait dû se couvrir avant de sortir dans la fraîcheur de ce premier soir d'automne, mais cette pensée s'éclipsa aussitôt, remplacée dans son cerveau par un signal de douleur si intense qu'elle crut en mourir. *Non, pas ici!* tenta-t-elle de hurler, mais, la violence de son mal lui coupant le souffle, un râle à peine audible s'échappa de sa bouche. Pliée en deux, les mains crispées sur son ventre, elle chercha à évaluer la distance qu'elle avait encore à parcourir. Comme un phare dans la nuit, les fluorescents de l'urgence de l'hôpital, qu'elle apercevait de la fenêtre de leur condominium, l'avaient conduite jusque-là. *Quelques pas et tu seras sauvée,* s'encouragea-t-elle, après avoir finalement recouvré ses esprits.

En dépit de l'atroce souffrance qu'elle ressentait, elle chancela en direction de l'enseigne lumineuse. La blancheur criarde qui émanait des portes vitrées de l'urgence contrastait avec la noirceur de la nuit voilée. Deux adolescents l'invectivèrent en la croisant.

— Eille, la *weirdo*! C'est pas l'Halloween! Qu'est-ce que tu fais en robe de chambre?

Elle les entendit rigoler tandis qu'ils s'éloignaient à grandes enjambées sous la pluie battante. Auraiient-ils eu plus d'empathie pour cette jeune femme s'ils avaient remarqué le sang qui coulait le long de ses jambes? Peut-être... *Est-ce qu'il reste encore des humains?* eut-elle le temps de formuler avant qu'une algie foudroyante lui arrache un cri atroce.

Le sang giclait maintenant de son corps comme l'eau d'une conduite percée. Elle eut à peine le loisir de se demander si elle verrait un autre jour se lever qu'elle s'écrasa au sol. Une dernière pensée, incongrue, lui traversa l'esprit avant qu'elle perde conscience.

Si on meurt à l'équinoxe d'automne... est-ce qu'on renaît au printemps?

AUTOMNE 2025

Camille Ladouceur frissonna. Un temps froid et pluvieux avait remplacé la tiédeur des derniers jours de l'été. *Les automnes de ma vie sont comme le reste de mon existence...* Fifty shades of gris ! songea-t-elle avec un sourire, car cette existence en demi-teinte la satisfaisait pleinement.

À l'aube de ses quarante ans, Camille, responsable des événements spéciaux chez Sinclair-Volt, le plus luxueux des grands magasins de Montréal, avait une vie sociale animée et une vie privée « drabe », colportaient certains de ses collègues. Confortablement installée dans son célibat, elle se confortait de l'amour de sa mère et de l'amitié de ses fidèles complices, Juliette Renaud et Amélie François. Elle se foutait royalement des opinions des uns et des autres. Il y avait longtemps qu'elle

avait décidé de gérer son existence comme elle l'entendait.

Camille agrippa à deux mains la poignée de son parapluie que le vent tentait d'emporter. Habituellement, elle appréciait la courte marche jusqu'au magasin à sa sortie du métro, mais pas ce jour-là. À cet instant, elle maudissait le manteau de mi-saison qu'elle avait enfilé à la hâte et qui ne la protégeait ni de la pluie ni du froid. Elle accéléra la cadence.

Comme elle arrivait à destination, un coup de vent faillit renverser son parapluie. La voyant lutter avec l'objet, un itinérant, écrasé contre l'édifice qui abritait Sinclair-Volt, l'apostropha en rigolant.

— Pour toi, la belle Camille ! dit-il en tentant de retirer un des sacs de plastique dont il s'était revêtu pour se préserver de la pluie. C'est gratis !

Camille esquissa un sourire.

— Garde tes sacs, Denis ! Donne-moi cinq minutes, pis j't'apporte un café comme tu l'aimes.

Sinclair s'était doté d'un élégant bistro lors des dernières rénovations. Le Volt n'était pas encore ouvert à cette heure, mais Camille y avait ses aises, car son amie Juliette en était la sous-chef.

Denis lui fit un sourire édenté en guise de remerciement. Camille s'avança sous la marquise en secouant son parapluie et présenta son badge d'employée au lecteur de cartes d'identité. Les

lourdes portes de Sinclair-Volt s'ouvrirent pour la laisser entrer.

Elle y travaillait depuis dix ans, mais la même émotion s'emparait d'elle chaque fois qu'elle franchissait les portes en chêne du grand magasin datant d'une autre époque. Elle était envahie d'un émerveillement presque enfantin devant tout ce luxe et cette abondance de beauté. Les comptoirs en bois de rose avaient été jalousement conservés et les planchers de marbre blanc de Thassos, usés par le temps, n'avaient rien perdu de leur splendeur. Tout, chez Sinclair-Volt, des présentoirs aux fabuleux lustres qui cascadaient des plafonds de dix-huit pieds de hauteur, en passant par les escaliers mécaniques en bois, reflétait l'élégance discrète d'un Montréal révolu. Camille inspira profondément. Ce monde ouaté, préservé du temps, lui procurait le sentiment de sécurité que seuls les objets matériels semblaient lui apporter. Elle s'emplit de nouveau les poumons de l'air ambiant, puis sourit.

— *Chance* de Chanel... *Eau tendre*! clama-t-elle en s'approchant du comptoir des parfums.

— Ça sent-tu assez bon? gloussa Amélie en agitant la touche à sentir devant le nez de son amie. C'est dommage que, même avec mes avantages de gérante, j'sois pas capable de m'le payer.

Son manque d'argent et son désir presque maladif de se trouver un chum constituaient

les deux sujets de conversation de prédilection d'Amélie.

— Commence pas, l'avertit Camille. Tu pourrais te l'payer, si tu t'achetais pas autant de linge !

Amélie jeta un regard discret autour d'elle avant de lui tirer la langue. Camille s'éloigna en riant. Elle adorait le côté enfantin et la naïveté que son amie et colocataire des huit dernières années avait conservés malgré l'adversité ; elle-même les avait perdus depuis longtemps...

Camille n'ignorait pas qu'Amélie avait, outre sa propension à acheter trop de vêtements, une excuse légitime pour être constamment à court de sous. D'origine haïtienne, elle envoyait de l'argent tous les mois à ses grands-parents octogénaires demeurés au pays. Depuis le séisme dévastateur qui avait secoué Haïti en 2010, leurs besoins se faisaient de plus en plus pressants, et les sommes nécessaires à leur survie avaient doublé. Camille soupira à cette pensée. Comme la vaste majorité du monde, elle ne pouvait que déplorer la misère qui s'abattait sur ce peuple si résilient. *Un paradis devenu un enfer*, songea-t-elle tristement.

— C'est quelle sorte de matin ? demanda Juliette en voyant son amie entrer dans le bistro.

Camille délaissa ses pensées sombres et sourit.

— Un p'tit bien tassé pour moi... dit-elle avant d'ajouter : et un grand latté pour Denis ?

Juliette grogna.

— Si j’me fais pogner...

Le gérant du Volt n’avait pas d’objections à ce que les employés prennent un café en entrant au travail, mais il n’aurait pas apprécié que Camille, et Juliette par la bande, fournisse en caféine l’itinérant qui avait élu domicile devant le magasin.

— Qu’est-ce qui s’passe? s’enquit aussitôt Camille devant la mine sombre de son amie, sachant que ça brassait dans le couple qu’elle formait avec Hugues Hassani, le chef pâtissier du Volt.

Trouble in paradise?

Camille avait la mauvaise habitude de parler anglais quand elle ne voulait pas que des oreilles indiscretes déchiffrent ce qu’elle disait.

— Sérieux? répliqua un peu sèchement Juliette. Tu penses que personne comprend l’anglais ici?

Camille sentit que la situation était plus grave qu’elle ne l’imaginait. Le légendaire coup de foudre de ses amis, qui s’étaient rencontrés dans le frigo de la cuisine du bistro le premier jour de travail d’Hugues, faisait l’envie de toutes les célibataires du magasin. Ce coup de foudre, que même la température ambiante n’avait pas réussi à tempérer, avait donné naissance, moins d’un an plus tard, à une jolie petite fille prénommée Rose. Cependant, avec l’arrivée du bébé, le manque de sommeil chronique du couple et le retour au travail de Juliette, leur passion semblait avoir fraîchi considérablement.

— Si tu veux en parler... dit doucement Camille. Juliette, les larmes aux yeux, hocha la tête en signe de refus. Elle lui tendit les cafés pour emporter et se réfugia dans la cuisine.

Camille n'insista pas. Son amie essayait visiblement de se maîtriser pour passer au travers de sa journée de travail. Elle n'allait pas en rajouter.

Comme le bistro était situé à l'arrière du rez-de-chaussée, Camille dut retraverser celui-ci pour aller porter son café à Denis, qui l'attendait avec impatience. Perdue dans ses pensées, elle répondait distraitement aux salutations des employés qu'elle croisait au passage. Elle se rappelait l'émotion trouble qu'elle avait ressentie quand elle s'était rendue au chevet de son amie, à la naissance de Rose. Hugues ayant eu une urgence chez Volt, Amélie et elle étaient restées auprès de Juliette tout au long du travail et de l'accouchement. En voyant poindre le bébé, Camille avait involontairement porté une main à son ventre. Elle avait dû lutter contre les images d'horreur qui forçaient le barrage de son cerveau. Du sang, encore du sang, une rivière de sang...

À quarante-cinq ans, Luc Dupré considérait qu'il avait réussi sa vie. Engoncé dans l'un des opulents fauteuils de cuir du club privé L'Exclusif, sur la Grande Allée à Québec, il sirotait son scotch favori, un Aberlour de douze ans d'âge. Ça faisait partie de son rituel : savourer le moment qui précédait la mise à mort de sa proie. Dans ce cas-ci, une multinationale à la recherche d'un nouveau cabinet d'avocats pour la représenter.

Avec son collègue Michel Guay, Dupré avait passé l'après-midi à finaliser le contrat qu'ils allaient présenter au client. Tous deux étaient à l'emploi du mégacabinet Turner, Weiss, Létourneau et Clark, et les salons privés de L'Exclusif étaient quasiment une annexe de leurs bureaux. Guay, qui approchait de la cinquantaine, avait été un mentor pour Dupré

à son arrivée au cabinet. Aujourd’hui, cependant, l’élève dépassait largement le maître. La rumeur laissait planer que le nom de Dupré allait bientôt remplacer celui de Clark sur la porte de l’édifice, celui-ci étant sur le point de prendre sa retraite. *Turner, Weiss, Létourneau et...* Dupré, songea ce dernier en souriant. Oui, il avait réussi sa vie.

— Y a bien confirmé ? demanda Guay, anxieux.

Dupré leva les yeux de son verre et une moue agacée apparut sur son visage.

— Relaxe ! On dirait que c’est la première fois que tu *deales* avec un gros client. C’est une formalité. Y vient exprès pour signer. On va sortir d’ici avec une provision sur honoraires annuelle de plus de trois cent mille dollars. Inquiète-toi pas ! J’l’aurais convoqué au bureau si j’avais eu le moindre doute sur ses intentions. On est ici pour célébrer la signature, termina-t-il en choquant son verre contre celui de son collègue.

Michel Guay sourit nerveusement. Il voulait bien le croire, mais il aurait aimé que Dupré soit un peu moins nonchalant. Mais c’était peine perdue. Luc avait toujours été confiant, à la limite de l’arrogance. Il ne changerait pas maintenant qu’il était sur le point de devenir associé.

Pour tenter de gérer son stress, Guay fouilla parmi les publications qui traînaient sur une des tables d’appoint. Après avoir tergiversé, il choisit le dernier numéro de la revue *Professions*. Il le feuilleta

distraitement pendant un moment, puis s'arrêta soudain devant un article. Il s'agissait du profil professionnel que le magazine mettait en valeur ce mois-là.

— Eille ! dit-il en pointant la photo qui illustrait l'article. C'est pas la petite avec laquelle tu cohabitais quand t'es venu travailler dans nos bureaux de Québec ?

Dupré s'empara de la revue.

— Ça fait, quoi ? À peu près vingt ans ? continua Guay.

Les yeux fixés sur la photo, Dupré réprima un mouvement de colère qui n'échappa pas à son collègue.

— Oh oh ! fit-il, amusé. On dirait que ç'a mal fini, cette histoire-là !

Malgré ses poings serrés à en faire blanchir ses jointures, Dupré réussit à grimacer un sourire.

— C'est pas elle, parvint-il à articuler. La fille lui ressemble, c'est vrai, mais c'est pas elle. Ma blonde s'appelait Julie Garant, pas...

Il lut le nom sous la photo.

— ... pas Camille Ladouceur !

Guay reprit la revue et observa la photo.

— En tout cas... Si c'est pas elle, elle pourrait être sa jumelle ! En plus brun, par exemple. C'était pas une petite blonde, ta Ju...

Il s'interrompit subitement, leur client venant de faire son entrée dans le salon privé.

— Monsieur Patry! dit-il en se levant et en tendant la main vers l'homme.

Dupré se leva à son tour, mais son regard ne parvint pas à se détacher de la revue demeurée ouverte sur la table basse.

31 OCTOBRE 2003

La marquise du cinéma affichait « *Halloween* » et c'était tout à fait de mise en cette veille pluvieuse de la Toussaint. Surtout qu'il s'agissait du film original de John Carpenter, et non de l'une des affreuses suites produites après son succès au *box-office*. Luc Dupré se souvenait très bien de ce 31 octobre 2003 où, par un soir brumeux d'automne, Julie Garant lui était apparue comme une vision au tournant de la rue. Détrempée et éclairée par le seul lampadaire en fonction dans le voisinage, Julie avançait en vacillant en direction du cinéma, fouettée par le vent et le crachin d'enfer qui s'abattaient sur Montréal. Il avait vingt-trois ans à l'époque. Il comprendrait le soir même qu'elle en avait dix-sept.

Il avait attendu qu'elle entre dans la salle, puis l'avait suivie à l'intérieur. Assis de biais dans la

rangée derrière elle, il pouvait l'observer sans qu'elle s'en rende compte. Ainsi, il avait été témoin avant la projection de la conversation téléphonique qu'elle avait eue avec Caroline, au cours de laquelle il avait appris qu'elles se passionnaient pour le cinéma et qu'elle était triste que son amie ne puisse pas assister à cette séance de leur film fétiche. Il avait ri avec elle d'une blague qu'il n'avait pas entendue et avait été ému quand il avait compris que son chat était mort la semaine précédente. Lorsque Julie avait mis fin à l'appel, il avait failli se présenter, mais son élan s'était éteint en même temps que les lumières de la salle.

Il avait gardé les yeux braqués sur elle pendant tout le film, obsédé par sa présence. La pureté et la naïveté qui émanaient de son visage l'avaient conquis. Il avait été excité par sa bravoure : elle n'avait pas crié de peur une seule fois. Quand elle s'était levée, une fois les crédits déroulés, il avait été ébloui par sa chevelure blonde, qu'elle portait comme une auréole. Sa charpente frêle et bien équilibrée, que cachait son imperméable à son arrivée, avait fini de le séduire. Il ne lui restait qu'à la cueillir.

Il l'avait accostée à sa sortie du cinéma, sous la marquise. Il lui avait proposé de la raccompagner en ouvrant son parapluie au-dessus d'elle. Il était envoûtant, charismatique, et elle ne s'était doutée de rien.

Ils avaient discuté cinéma sous la pluie, avaient évoqué leurs rêves d'avenir dans un café, jusque tard dans la nuit, et elle avait rougi en franchissant la porte de l'appartement de Dupré. C'était sa première fois.

Il lui avait offert une bière pour la mettre à l'aise. Quelques gorgées avaient été suffisantes pour que l'ivresse la gagne. Il était coulant comme du miel et doux comme Lucifer avant qu'il ne soit envoyé en enfer.

De gestes en mots en caresses, il l'avait entraînée dans son lit. Il l'avait dévêtue lentement, sans se presser, savourant chaque parcelle de peau mise à nu et chaque soupir. Il l'avait *closée* en la faisant jouir pour la première fois. Une première fois exaltante, qu'elle ne pourrait jamais oublier. C'était sa marque de commerce.

Au petit matin, malgré le désir évident de Julie de rester auprès de lui, il l'avait mise à la porte. Il savait qu'elle en redemanderait. Il ne voulait pas se presser. Elle viendrait à lui tôt ou tard. Il n'avait pas tort. Le lendemain soir, elle l'attendait sur le seuil de son appartement.

Pendant les premiers mois de la relation, il s'était amusé à la reconquérir à répétition. Il la repoussait pour la séduire à nouveau, chaque fois avec plus d'ingéniosité et de créativité que la précédente. Il était passé maître dans l'art de la séduction. Il savait quand donner des cadeaux et quand punir.

Il jouait habilement sur les cordes sensibles de la jeune fille naïve et sans expérience qu'était Julie.

Il avait terminé de resserrer le filet autour d'elle quand son amie Caroline, qui voyait clair dans son manège, avait essayé de convaincre Julie de le laisser. Sa tentative avait toutefois planté le clou dans sa propre relation avec Julie, au lieu de mettre fin à celle que son amie entretenait avec Luc. Ce dernier avait organisé une fausse scène de flirt avec une connaissance qui, pour quelques dollars, aurait trahi même son père. Confrontée, la fille avait ri à gorge déployée et avoué qu'elle était lesbienne, démentant ainsi les accusations de Caroline. Éloignée de son amie, en froid avec sa mère, qui n'approuvait pas sa relation avec un garçon majeur de cinq ans son aîné, Julie était désormais totalement piégée.

Responsable des événements spéciaux dans un grand magasin montréalais, Camille Ladouceur a une vie sociale animée, mais une vie privée... drabe ! Elle a cependant de bonnes raisons de préférer son quotidien sans histoires. Camille porte en elle le souvenir angoissant d'un passé qu'elle voudrait enterrer à tout jamais : celui de sa passion toxique avec un pervers narcissique.

Un soir, *ghostée* par la *date* que ses amies lui ont dénichée contre son gré, elle noie son amertume au bar d'un bistro, charmant son voisin de comptoir avec son discours absurde sur l'amour. Puis Camille, avec un baiser volé et une fuite digne de Cendrillon, crée à son insu une fissure dans son propre cœur fortifié. Et, comme elle le craint depuis vingt ans, son cauchemar recommence.

Un jour, en rentrant du travail, Camille a la vive impression qu'on la suit. Débute alors une danse entre le réel et l'imaginaire...

JOHANNE SEYMOUR est romancière et scénariste. À l'instar de son premier roman, *Le Cri du cerf*, l'auteure renoue dans *Fatal*, son onzième opus, avec les codes du thriller psychologique.

